

Zeitschrift: Théologie et philosophie : compte-rendu des principales publications scientifiques à l'étranger

Band: 3 (1870)

Buchbesprechung: Philosophie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A. D. LOMAN. Notes pour servir à la critique des évangiles synoptiques.

L. W. E. RAUWENHOFF. Critique nouvelle du Nathan de Lessing.

J. P. N. LAND. Tendance nouvelle dans l'étude de la grammaire hébraïque.

S. HOEKSTRA. Religion et étude de la nature.

C. P. TIELE. Essai de science comparée de la religion.

Bulletin. — Varia.

PHILOSOPHIE.

C. ROSENKRANZ. — HEGEL, PHILOSOPHE NATIONAL DE L'ALLEMAGNE¹.

Ce volume est une manière de fanfare, un précurseur du premier jubilé séculaire de Hegel, né à Stuttgart le 12 août 1770. C'est aussi une réfutation complémentaire de la critique sévère publiée par Haym, il y a déjà treize ans, sous ce titre: *Hegel et son temps*.

M. Rosenkranz est assez connu comme un vétéran de l'école hégelienne, fidèle à la gloire de son maître et pourtant esprit émancipé. Il a déjà publié une biographie de Hegel, et dans sa longue carrière, il a tant écrit sur ce philosophe, que, pour éviter des répétitions désagréables, « il s'est vu forcé, dit-il, d'abréger certaines parties beaucoup plus que le lecteur n'aurait dû s'y attendre. » Son ouvrage n'est donc pas une biographie; il ne doit pas être non plus une exposition systématique de la doctrine. L'intention en était essentiellement de faire ressortir les mérites de Hegel comme écrivain. « Les préventions contre le style de cet illustre penseur sont si générales et si peu justifiées par un examen détaillé, qu'elles autorisent à rechercher s'il ne doit pas être considéré comme un classique de l'Allemagne, et si, par la forme de ses écrits, il ne mérite pas une place à côté de Kant, de Fichte, de Schelling et de Herbart. »

C'est particulièrement ce point que M. Rosenkranz a en vue lorsqu'il parle de son maître comme d'un philosophe national; cependant, il n'a pas réussi à le faire dominer dans l'ensemble de son travail; la matière ne s'y prêtait pas; il a fallu entrer dans le fond des choses et

¹ *Hegel, als deutscher National-Philosoph*, von C. Rosenkranz. Leipzig 1870.
1 vol. in-8 de 400 pages,

ajouter aux innombrables expositions du hégelianisme une exposition de plus. Celle-ci prend et discute chaque ouvrage l'un après l'autre, commençant par des travaux de jeunesse encore inédits. Elle s'efforce d'être populaire, et, jusqu'à un certain point elle y parvient dans les chapitres qui ne sont pas trop comprimés par le souci des répétitions à éviter.

Après la question du mérite littéraire, un des objets principaux est d'établir le libéralisme de Hegel en politique, de le laver surtout du reproche de complaisance envers le pouvoir.

Ici M. Rosenkranz insiste sur ce que l'idéal constitutionnel exposé par Hegel diffère beaucoup des institutions qui étaient en vigueur dans la Prusse à l'époque de son enseignement.

La pensée théologique du philosophe est aussi discutée. Suyvant l'interprétation de M. Rosenkranz et de ses amis (la droite hégélienne ou les vieux hégéliens, comme on les nommait aussi du vivant des jeunes), le système de Hegel est un véritable théisme ; l'idée est un esprit éternel, la subjectivité de la substance absolue se réalise dans un sujet suprême, éternel, qui est Dieu. Cette interprétation se fonde assurément sur des textes plausibles ; mais M. Rosenkranz reconnaît lui-même que tous les textes ne s'y plient pas également bien ; il regrette que son auteur ait laissé subsister de l'équivoque sur le point central de sa pensée ; mais il ne rend pas compte des raisons qui ont rendu le sens de l'hégelianisme si problématique ; aussi n'oseions-nous pas dire que son argumentation nous ait paru convaincante.

Les lignes suivantes nous semblent caractériser suffisamment la pensée du professeur de Königsberg, et trahir aussi, surtout dans les mots que nous soulignons, la difficulté qu'il éprouve à l'identifier avec celle de son maître de Berlin.

« Hegel ne prétend pas, comme on le lui reproche, que Dieu se réalise immédiatement lui-même dans la nature et dans l'homme, ce qui serait vraiment un grossier panthéisme ; mais il pense que ce qui constitue l'essence de Dieu apparaît et se manifeste dans la raison, dans la nature et dans l'histoire. Sans nature, sans humanité vivant en lui, Dieu pris en lui-même ne serait sans doute pas un autre Dieu, car il faut accepter son individualité divine, aussi bien que nous devons souffrir la nôtre. Mais par son rapport libre avec l'humanité *libre de son côté vis-à-vis de lui*, il cesse d'être seul avec lui-même, car la nature, toute grande et magnifique qu'elle soit, ne saurait rien de lui. Dire que Dieu se suffit à lui-même en raison de sa Trinité, qu'il se fait com-

pagnie par la pluralité des personnes en lui, c'est une représentation profonde, c'est la plus sublime des mythologies ; mais la croyance de l'église présente la seconde personne de la Trinité comme divine et humaine, et, par conséquent, elle-même comprend l'humanité dans la divinité. L'homme n'est pas le produit accidentel d'un divin arbitraire, mais bien plutôt le produit nécessaire de l'absolue liberté de Dieu. Pas plus que la nécessité de la raison, pas plus que l'existence extérieure (*Æusserlichkeit*) de la nature ne sont une contrainte pour Dieu, pas davantage l'engendrement du Fils, la création du Fils hors de lui, la manifestation de son amour. Ainsi, lorsque Hegel dit que Dieu ne devient esprit réel (*wirklicher Geist*) que dans la communauté, c'est-à-dire dans le sentiment, dans la foi et dans la volonté des fidèles, *il n'a pas voulu dire que Dieu n'arrive à la conscience que dans l'homme*, représentation parfaitement absurde, *mais il a voulu dire qu'un Dieu qui vivrait sans être connu serait un Dieu solitaire et, dans ce sens, un Dieu privé d'esprit (ein einsamer, insofern geistloser.)* Représentons-nous un Dieu qui n'aurait vis-à-vis de lui qu'une nature, si parfaite qu'on l'imagine, sur tous ces astres il n'existerait aucun être qui le désirât, qui eût soif de le connaître, qui, s'unissant à lui, fît de la liberté divine sa propre liberté. » (Pag. 336.)

Indépendamment du but particulier de cet écrit, il serait impossible de comprendre Hegel en le détachant du milieu dans lequel il s'est formé et de celui sur lequel son action s'est exercée. M. Rosenkranz, s'appuyant sur des documents inédits, essaie d'établir que son développement philosophique est indépendant de celui de Schelling et se rattache immédiatement à Kant, dont il serait ainsi le continuateur et réformateur véritable.

Il plaide aussi la supériorité de son héros, comparé à toutes les philosophies contemporaines dont la décomposition de l'école hégélienne a permis l'essor: celle de Schelling transformée, celles de Baader, de Krause, de Herbart et de Schopenhauer; mais ces profils sont trop légèrement crayonnés pour nous arrêter. Nous préférons laisser l'indication des matières incomplète et traduire une page tout à fait élémentaire, qui nous semble propre à faire assez bien comprendre l'idée-mère du système hégélien, l'enchaînement naturel, nécessaire des catégories métaphysiques :

« L'ordre des catégories n'a rien d'arbitraire. On s'en convaincra par un exemple. Qu'on essaie de dire ce que c'est qu'un effet, il faudra nécessairement parler de la cause. Mais est-il possible de s'arrêter-là? Non, la cause est une substance dont l'activité produit la modi-

fication nommée effet. Et qu'est-ce que la substance ? Une réalité existant par elle-même, par opposition à une existence accidentelle, qui n'existe que dans autre chose et par autre chose. C'est ainsi que l'analyse remonte constamment au plus simple, jusqu'à ce qu'elle arrive à la notion de l'être en général, de l'être pur, sans attributs, au-dessus duquel il est impossible de penser quoi que ce soit. Nous pouvons aussi suivre la marche opposée. Demandons ce qui suit l'effet ? Evidemment un autre effet ; c'est-à-dire que le premier effet devient une cause. Quand un officier commande : *Feu !* ce mot est un effet de sa voix et de sa pensée. Mais cet effet est une cause : cause de la décharge. La décharge est une cause de blessure et de mort dans les rangs ennemis ; d'où résulte à son tour qu'ils attaquent ou qu'ils se défendent, et ainsi à l'infini. Mais le rapport de cause à effet s'est transformé dans le rapport d'action réciproque. L'action entraîne une réaction inévitable, etc. Ainsi la pensée progresse par voie de synthèse, jusqu'à ce qu'elle atteigne le terme supérieur, savoir l'Idée, qui forme le principe d'activité des substances et la cause de leur causalité.

« Dans l'exemple cité, on s'élèvera des soldats aux armées, des armées aux peuples, des peuples à leurs guerres, des guerres à l'histoire, de l'histoire à la liberté, laquelle est l'idée de l'esprit. C'est là le terme, parce que plus haut il n'y a plus rien. Entre la notion de l'être sans attribut et l'Idée, qui est ensemble le concept et la réalité, se trouve la place de toutes les autres catégories. Pour la logique elle-même, les déterminations d'être, de substance, de concept, avec toutes leurs distinctions, forment le contenu, à l'universalité duquel la nature et l'histoire servent d'exemples. » (Pag. 124.)

C. S.

M. CARRIÈRE. — NOUVEAUX FAITS SUR LA VIE ET
LA DOCTRINE DE GIORDANO BRUNO¹.

Dans le cours de ses études sur les notes diplomatiques de l'ambassade vénitienne, M. Léopold Ranke était tombé sur une négociation de la république de Venise avec le saint-siège au sujet de l'extradition de Giordano Bruno. Cette découverte nous avait engagé à

¹ *Neue Thatsachen zu Giordano Bruno's Leben und Lehre*, von M. Carriere. — Ce morceau est extrait de la *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*. LIV^e B. 1 H.

affirmer, dans notre histoire du philosophe, qu'il avait été arrêté dès l'année 1592. Bartholmess en France et moi en Allemagne, nous nous étions appliqués, avec un intérêt particulier, à l'étude de ce penseur. Ce que l'écrivain français avait écrit dans son ouvrage considérable, *Jordano Bruno*, et ce que j'avais dit moi-même sous une forme plus concise, en 1847, dans une exposition de la philosophie contemporaine, s'accordaient sur les points essentiels. Malheureusement, aucun de nous ne songea, au moment de la révolution qui éclata quelque temps après à Rome, à faire étudier les archives de l'inquisition. Les Italiens portaient encore à cette époque peu d'intérêt à leur philosophie, et lorsque, quelques années plus tard, je parlai de ce sujet avec M. Ernest Platner, chaud admirateur de Bruno et en même temps chargé d'affaires de Saxe, le moment favorable était passé. Venise aussi était devenue pour quelque temps république ; un savant qui faisait des recherches sur les documents de la révolution religieuse du XVI^e siècle en Italie, trouva, dans les archives *dei Frari*, les procès-verbaux de l'interrogatoire que fit subir à Bruno l'inquisition vénitienne, ainsi que le texte des accusations de son dénonciateur et plusieurs dépositions de témoins. Il copia tout cela, sans toutefois le publier. Aujourd'hui, les études philosophiques en Italie ont repris de la vie. Berti, qui a entrepris un travail sur Bruno et qui, sous la domination autrichienne, avait sollicité vainement l'accès des archives vénitiennes, entendit parler des copies que je viens de mentionner. Elles lui furent communiquées, et, après les avoir soigneusement comparées aux originaux qui ne sont plus désormais tenus secrets, il vient de les publier dans sa *Vita di Giordano Bruno da Nola*. On y voit Bruno, dans deux interrogatoires, raconter sa vie et exposer avec une grande franchise les traits principaux de sa doctrine. Dans d'autres interrogatoires il répond à des questions particulières, qui toutefois paraissent avoir été provoquées non par ses livres, mais par l'accusation. Bruno est représenté comme un homme de taille moyenne, aux cheveux châtaignes, et dont l'extérieur annonce environ quarante ans. Il fixe à l'année 1548 sa naissance, dont la date avait été jusqu'alors inconnue, quoique conjecturée avec assez d'exactitude. Son père était soldat. Dès l'âge de dix ans, il se voue, à Naples, à l'étude des humanités, de la logique et de la dialectique. Déjà vers sa quatorzième ou quinzième année, il entre dans le cloître des dominicains. Là, encore novice, il est appelé à se justifier d'avoir mis de côté les images des saints pour ne garder qu'un crucifix et d'avoir dit à un de ses compagnons qui lisait un écrit sur les Joies de Marie,

qu'il ferait mieux de s'occuper d'autre chose. Il reçut cependant les ordres, dit sa première messe dans la ville de Campagna et vécut jusqu'en 1575 dans plusieurs couvents. Mais, à cette époque, on le traduisit à Naples, devant la justice ecclésiastique, sous l'accusation d'opinions hérétiques relativement à l'incarnation du verbe. Il se réfugia à Rome. Puis ayant été là aussi soumis à un interrogatoire, il déposa le froc et s'enfuit à Noli, dans l'état de Gênes. Il y enseigna la grammaire à de jeunes garçons et donna, en présence de quelques grands personnages, des cours d'astronomie, sans doute d'après Copernic, dont il s'est montré dans ses écrits l'admirateur enthousiaste. Au bout de quatre mois, il se rendit par Savone et Turin à Venise : là, il fit imprimer, pour se procurer quelque argent, un petit livre sur les signes du temps. Puis, sous un habit de moine, il alla de Padoue à Genève, où il se mit à porter le chapeau et l'épée de savant laïque, et vécut comme correcteur d'imprimerie. Il écouta des prédications calvinistes ; mais sa résolution de ne pas abjurer ne lui permit pas de trouver aucun appui dans la ville réformée. Il continua donc sa route par Lyon jusqu'à Toulouse, où son séjour fut de deux ans, de 1577 à 1579. Il y donna des leçons de philosophie et d'astronomie, prit le grade de docteur et obtint, à la suite d'un concours, la chaire de philosophie. Mais les troubles de la guerre civile le poussèrent vers Paris. Il y professa pendant cinq ans et attira l'attention du roi Henri III. Avec des lettres de ce prince, il se rendit en Angleterre, où l'on sait qu'il demeura pendant deux ans et demi, de 1583 à 1585, dans la maison de l'ambassadeur français, et où il composa ses écrits philosophiques italiens.

Après avoir accompagné l'ambassadeur en France, les troubles de cette époque l'engagèrent à aller en Allemagne. (1586.) Voici ce qu'on lit à ce moment dans le procès-verbal :

« E feci prima recapito a Mez, alias Magonza che è una città arcivescovale e del primo elettor dell'Imperio, dove stetti fino 12 giorni, e non trovando ne qui ne in Vispure luoco poco lontano de di li trattenimento a mio modo, andai a Vittiniberg in Sassonia. »

Berti ne sait que faire de ce passage. Mais la désignation de la ville de Mez comme ville archiépiscopale et dépendante du premier prince électeur de l'empire, montre évidemment qu'il s'agit, non de Metz, mais de Mayence (*Mainz*), d'autant plus que pour qui connaît la prononciation de la contrée rhénane, il est clair que Bruno entendait nommer la ville *Meenz* avec un *n* peu accentué. Vispure pourrait être la ville voisine de Wiesbaden ; cependant j'incline à croire

qu'il y a ici une faute d'écriture ou de mémoire et qu'il faut lire Marbourg ; nous savons en effet que Bruno voulait enseigner dans cette ville, mais qu'en sa qualité de docteur en théologie romaine, il ne fut pas admis à le faire.

Quant à son séjour à Wittemberg, Bruno nous apprend qu'il y enseigna la philosophie et l'astronomie. Il y avait deux partis à l'université : les luthériens et les calvinistes. Notre philosophe était en faveur auprès des premiers. Mais, après la mort du prince-électeur luthérien, Auguste, le pouvoir fut entre les mains d'un calviniste, Christian I^{er}, qui, semble-t-il, subissait l'influence d'un de ses parents, Casimir. Cette circonstance engagea Bruno à quitter l'université au bout de deux ans. On a conservé son discours d'adieu, dans lequel il célèbre avec reconnaissance l'Allemagne, la liberté scientifique, Luther et les professeurs de Wittemberg. Il arriva en 1588 à Prague, où il présenta à l'empereur un travail sur les mathématiques et reçut en récompense 300 thalers. Avec cet argent il alla à Brunswick et enseigna pendant un an dans l'académie du duc Julius. A la mort de ce dernier, il reçut de son successeur quatre-vingts scudi pour une oraison funèbre. Il se rendit à Francfort pour faire imprimer plusieurs ouvrages, ses poésies latines avec des explications en prose. Dans la dédicace d'un de ses livres, l'imprimeur Wechel dit que Bruno, par suite de circonstances subites, était parti avant d'avoir achevé la correction. Lui-même raconte que l'imprimeur lui avait procuré un logis dans le couvent des carmélites, et que, se rendant à l'invitation d'un Vénitien distingué, Mocenigo, il était parti pour aller chez ce dernier.

Les dépositions de deux imprimeurs vénitiens, ainsi que les dénonciations de Mocenigo, donnent des indications plus complètes. Les dits imprimeurs avaient échangé à la foire de Francfort les nouveautés de la presse allemande et de la presse italienne. Ils avaient appris à connaître Bruno dont ils avaient déjà entendu parler comme d'un homme de génie et de science, ne se rattachant à aucune confession chrétienne. Ils avaient rapporté chez eux ses écrits sur l'art de la mémorisation et celui de l'invention. Mocenigo les lut, et après cela voulut être instruit dans ce double art par Bruno lui-même. Celui-ci, qui à cette époque se trouvait à Zurich, traversa peut-être la Suisse pour aller à Venise. L'erreur scientifique consistant à croire qu'il est possible d'enseigner et d'apprendre au moyen de l'art perfectionné de Lulli la combinaison des idées, lui fut fatale. Mocenigo, quoiqu'il eût reçu le philosophe sous son toit, n'était ni

un esprit inventif, ni un caractère discret ; il crut que Bruno lui cachait son véritable art et sa sagesse ; et lorsque ce dernier voulut retourner en Allemagne, il s'empara de lui pendant la nuit, le fit lier et le menaça de le désigner à l'inquisition s'il ne lui disait pas tout. Bruno lui ayant déclaré qu'il lui avait loyalement fait part de tout ce qu'il savait, Mocenigo écrivit à l'inquisition. Le philosophe fut arrêté le 23 mai 1592. « Poussé par sa conscience et sur l'ordre de son confesseur, » le dénonciateur déclare que Bruno tourne en ridicule le changement du pain dans la messe ; qu'il ne professe aucune religion et enseigne qu'il n'y a qu'un Dieu sans distinction de trois personnes ; que, suivant lui, le monde est éternel et qu'il y a d'innombrables mondes habités, Dieu en créant sans cesse de nouveaux ; que l'âme passe d'un corps dans un autre ; que Christ a été un imposteur (*un tristo*) et ses miracles une pure illusion ; que beaucoup de dogmes ne sont ni plus ni moins que des injures faites à la gloire de Dieu, que ceux qui les confessent sont des ânes et qu'il faut proclamer une philosophie nouvelle ; que l'église n'est plus maintenant ce qu'elle fut au temps des apôtres, puisque ceux-ci avaient converti le monde non par la violence et la persécution mais par la prédication et le bon exemple, tandis que maintenant on employait la contrainte au lieu de l'amour ; qu'une grande réforme allait avoir lieu dans le monde, et que quant à lui il voulait se hâter de faire imprimer quelques nouveaux écrits, pour que lorsque son moment serait venu, il pût se faire capitaine.

Comment Bruno repoussa tout ce qu'il y avait dans ces déclarations d'intentionnellement faux et d'involontairement erroné, et comment il leur opposa la confession de sa doctrine, c'est ce que j'ai exposé ailleurs, dans un récit des interrogatoires de l'infortuné penseur. (*Allgemeine Zeitung* 1860. N° 292-294.) Le fait nouveau qu'il importe ici d'établir c'est que Bruno n'était pas devenu protestant, comme je l'avais conclu de la circonstance que le super-intendant de Helmstädt avait prononcé contre lui du haut de la chaire l'excommunication. Bruno répète expressément qu'il a souvent cherché, à Paris et à Venise, à se réconcilier avec l'église et qu'il n'a jamais passé à une autre confession. Il veut faire imprimer un livre sur les sept arts libéraux et se présenter avec cet ouvrage au prieur, qui sait apprécier les vrais savants ; il espère qu'on lui permettra de vivre pour les sciences à Rome en dehors du cloître.

Bruno déclare que, comme philosophe, il enseigne conformément aux lumières naturelles de la raison, et que par conséquent il pro-

clame des thèses bien différentes des dogmes de l'église, mais qu'il se garde de faire de la polémique directe; qu'il souffre quand il annonce quelque chose qui n'est pas d'accord avec le christianisme. Il est vrai que philosophiquement il ne peut distinguer dans la divinité trois personnes; il n'y voit que trois attributs, la puissance, la sagesse et l'amour. Il admet au sommet de sa doctrine un univers infini, comme le seul verbe digne d'une puissance et d'une bonté infinie; la terre n'est qu'une étoile parmi les étoiles qui ont toutes des habitants: après la mort chaque âme entre dans un nouveau corps suivant la valeur de sa vie précédente. « J'admits dans l'univers une Providence générale par le pouvoir de laquelle chaque être vit, croît et atteint sa perfection; elle est présente dans l'univers comme l'âme dans le corps et dans tous ses membres, et elle règne sur tout comme puissance et essence de Dieu. » Par ces mots, notre philosophe confirme lui-même la vérité de ce que j'avais dit: qu'il n'était pas panthéiste dans le sens ordinaire de ce mot, mais qu'à côté de l'infinité de Dieu se révélant en tout et immanent dans l'univers, il affirmait aussi sa personnalité consciente et que son dessein était de concilier l'immanence et la transcendance. En outre, comme je l'avais déjà fait moi-même, Bruno attache une grande importance à ses poésies latines, publiées à Francfort; c'est sa production la plus mûrie, et il s'y montre le précurseur de Leibniz, de même que dans ses dialogues italiens il a été celui de Spinoza.

Les interrogatoires se succédèrent rapidement; puis il y eut un long temps d'arrêt; le 30 juillet, Bruno fut cité de nouveau. Il persista dans ses déclarations et répéta ce qu'il avait dit: « Qu'il regrettait le mal qu'il avait fait, les erreurs qu'il avait pu penser et enseigner: qu'il voulait faire ce qui serait utile au salut de son âme; que, s'il avait donné lieu à quelque scandale, il emploierait désormais sa vie à le réparer. » Ces mots ne sont pas une rétractation de la vérité qu'il avait professée. Ce sont des paroles que tout esprit sérieux et consciencieux peut répéter après lui sans rien abandonner de ses propres convictions. Venise fit un rapport à Rome. L'extradition fut demandée par le gouvernement pontifical. La république commença par la refuser; mais plus tard, comme Bruno n'était pas un de ses citoyens et que son procès avait été instruit plusieurs années auparavant à Rome, elle céda. Bruno fut amené à Rome au mois de janvier 1593. Il y fut brûlé sept ans plus tard.

J. FRAUENSTAEDT. — OBSERVATIONS SUR LE MONDE
INTELLECTUEL, PHYSIQUE ET MORAL¹.

M. J. Frauenstädt est le disciple le plus connu du philosophe Schopenhauer. Il a écrit un nombre assez considérable d'ouvrages philosophiques, dont les plus considérables et les plus nouveaux sont :

Lettres sur la philosophie de Schopenhauer. (*Briefe über die Schopenhauersche Philosophie*. 1854.)

Le matérialisme, sa vérité et son erreur, réponse au livre de Louis Büchner : La force et la matière. (*Der Materialismus. Seine Wahrheit und seine Irrthum*. 1856.)

La science de la nature, étudiée dans son influence sur la poésie, la religion, la morale et la philosophie. (*Die Naturwissenschaft in ihrem Einfluss auf Poesie, Religion, Moral und Philosophie*. 1858.)

Lettres sur la religion naturelle. (*Briefe über natürliche Religion*. 1858.)

Arthur Schopenhauer. (*A. Schopenhauer. Von ihm. Ueber ihn. — Ein Wort der Vertheidigung von E.-O. Lindner*. 1863.) — Cet ouvrage renferme un recueil curieux de lettres, de fragments et de conversations de Schopenhauer.

La vie morale. (*Das sittliche Leben. Ethische Studien*. 1866.)

Nous espérons être un jour en mesure de présenter aux lecteurs du *Compte-Rendu* une analyse de l'ouvrage inscrit en tête de cet article et dont l'intérêt particulier nous paraît consister surtout en ce qu'il expose les idées du disciple de Schopenhauer sur les sujets les plus divers. En attendant nous croyons devoir indiquer les points qui y sont passés en revue par l'auteur.

L'ouvrage se compose de deux parties.

La première étudie successivement le monde intellectuel, le monde physique et le monde moral.

I. Le monde intellectuel.

- 1^o Connaissance et science.
- 2^o Foi et théologie.
- 3^o Art et poésie.

II. Le monde physique.

- 1^o Considérations cosmologiques.

¹ *Blicke in die intellectuelle, physische und moralische Welt, nebst Beiträgen zur Lebensphilosophie*, von J. Frauenstädt. 1869. 1 vol. in-8^o de 470 pag.

2^e La nature et l'homme.

3^e L'âme et le corps. Facultés et états de l'âme.

III. Le monde moral.

1^e Le domaine de la morale et ses lois.

2^e L'histoire.

La seconde partie renferme des matériaux pour la philosophie de la vie. (*Beiträge zur Lebensphilosophie.*)

1^e La sagesse de la vie.

2^e La connaissance des hommes.

REVUES.

Philosophische Monatshefte.

Tome IV. — *Cinquième livraison.*

K.-G. BAYRHOFFER. De l'état actuel de la philosophie (fin).

Bulletin. — Matériaux pour la science des caractères, par J. BAHNSEN (1867). — Du rapport de la volonté et du motif, par J. BAHNSEN (1870). — Anti-Tredelenburg, une duplique, par KUNO FISCHER (1870). — De l'objectivité de la perception visuelle, dissertation critique, par O. LIEBMANN (1869). — Les doctrines de l'espace, du temps et des mathématiques dans la philosophie moderne, par J. J. BAUMANN (1870). — La philosophie de Leibniz, exposée du point de vue des idées fondamentales de la force et de la matière, par O. CASPARI (1870).

Sixième livraison.

A. I. KYM. Les *Etudes logiques* de Tredelenburg et leurs adversaires. *Bibliographie*, par ACHERSON.

Chronique. — De la méthode éducative de Fr. Fröbel, sa raison scientifique et son développement. — Correspondance.

Tome V. — *Première livraison.*

O. LIEBMANN. Une application moderne des mathématiques à la psychologie.

E. DE HARTMANN. Le monisme pessimiste aboutit-il à un absolu désespoir.

A. BRÉNNEMECKE. Exposition abrégée et appréciation des preuves de l'existence de Dieu, proposées par Leibniz.